



Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化

Journal of Global Cultural Studies

13 | 2018

Représentations de la nature à l'âge de l'anthropocène

Le transhumanisme ou la production normative des formes vivantes

Transhumanism as the Normative Production of Life

Sophie Gosselin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1033>

DOI : 10.4000/transtexts.1033

ISSN : 2105-2549

Éditeur

Gregory B. Lee

Référence électronique

Sophie Gosselin, « Le transhumanisme ou la production normative des formes vivantes », *Transtext (e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1033> ; DOI : 10.4000/transtexts.1033

Ce document a été généré automatiquement le 3 juillet 2019.

© Tous droits réservés

Le transhumanisme ou la production normative des formes vivantes

Transhumanism as the Normative Production of Life

Sophie Gosselin

« Une liquéfaction dégoûtante, une chose qui n'a de nom dans aucune langue, l'apparition nue, pure, simple, brutale, de cette figure impossible à regarder en face qui est en arrière-plan de toutes les imaginations de la destinée humaine, qui est au-delà de toute qualification, et pour laquelle le mot de charogne est tout à fait insuffisant, la retombée totale de cette espèce de boursouffure qu'est la vie – la bulle s'effondre et se dissout dans le liquide purulent inanimé. » Jacques Lacan¹

¹ Charogne, pourrissement, décomposition, désagrégation, purulence, putréfaction, moisissures, déchets... autant de formes ou plutôt d'in-formes, de manifestations ou d'expressions de l'informe ou de l'abject. Ce dont parle ici Lacan n'est autre que cette autre face de la vie, du processus de constitution des formes vivantes, processus que Canguilhem qualifia de « formation des formes ». Nous sommes bien au-delà de la simple idée de dé-formation, qui suppose déjà la formation de la forme. Ce qui est dit ici, c'est qu'il n'y a de formation des formes que sur le fond d'un ensemble de processus informes, de mouvements de décomposition : que depuis l'épreuve d'une abjection. Et si elle constitue, comme le dit Lacan, « l'arrière-plan de toutes les imaginations de la destinée humaine », c'est que par l'imagination l'être humain accompagne et prolonge les frayages de la matière tout en sublimant ses craintes les plus profondes, en tentant de donner sens au trouble dont les corps sont porteurs. C'est sans doute pourquoi, comme le dit Canguilhem dans *La connaissance de la vie*, les récits sont si riches en formes monstrueuses.

² Mais si l'imagination permet une certaine relève de l'abjection, un problème se pose

lorsqu'un pouvoir politique décide de *fictionner* ou de façonner la réalité même des corps pour tenter de conjurer le trouble, la part d'abjection constitutive de la vie, avec pour objectif de produire de « belles » ou « bonnes » formes. Le problème est double : 1/ qui peut s'autoriser d'un tel pouvoir ? Qui peut avoir la prétention de former les êtres vivants eux-mêmes, de s'instituer ainsi en créateur tout puissant ? 2/ le déni radical du réel (au nom d'un idéal de pureté, d'immortalité ou de plénitude accomplie) que suppose une telle opération ne risque-t-il pas de réveiller des forces de destruction d'une violence inouïe, bien plus radicales et cruelles que cette puissance de désagrégation constitutive de la vie ? C'est face à ces questions que nous place, à nouveaux frais, le projet transhumaniste, ce projet à la fois politique, technologique et biomédical qui vise « l'amélioration » de l'espèce humaine.

L'épreuve de l'abjection

- 2 Il n'y a de corps, d'expérience du corps, que depuis l'épreuve d'une abjection. Comme le montre Kristeva dans *Pouvoirs de l'horreur, essai sur l'abjection*, l'abject n'est pas une conséquence secondaire, ce qui viendrait après la formation (selon une logique temporelle linéaire allant de la vie à la mort), il ne désigne pas seulement le processus de décomposition d'une forme composée, mais ce à partir de quoi, ce sur fond de quoi une forme se compose.³

Le déchet comme le cadavre m'indiquent ce que j'écarte en permanence pour vivre. Ces humeurs, cette souillure, cette merde sont ce que la vie supporte à peine et avec peine de la mort. J'y suis aux limites de ma condition de vivant. De ces limites se dégage mon corps comme vivant. Ces déchets chutent pour que je vive, jusqu'à ce que, de perte en perte, il ne m'en reste rien, et que mon corps tombe tout entier au-delà de la limite, *cadere*, cadavre.⁴

- 3 L'abject se confond ici avec la limite, limite qui prolifère dans la chute (cadavre : lorsque la limite est devenue objet), ou plutôt, l'abject se confond avec l'il-limité à partir duquel s'ouvre, s'articule, le processus de limitation et de différenciation du sujet et de l'objet. La limite ne doit pas ici se confondre avec la frontière, ligne positive et déterminable, mais s'envisager comme seuil, zone de transition, de passage : écart. De là la conséquence paradoxale, que l'abject est cela même à partir de quoi une forme advient, se constitue, par différenciation, séparation (l'abject désignant ce qui est séparé, rejeté) et qu'en même temps il persiste, « colle à la peau » si on peut dire, comme cela même à partir de quoi mon être sujet s'est constitué (d'où le sentiment de dégoût, de répulsion qu'il suscite, car sinon, il y aurait simple indifférence). Citons encore Kristeva : « L'abject n'est pas mon corrélat qui, m'offrant un appui sur quelqu'un ou quelque chose d'autre, me permettrait d'être, plus ou moins détachée et autonome. De l'objet, l'abject n'a qu'une qualité – celle de s'opposer à *je*. Mais si l'objet, en s'opposant, m'équilibre dans la trame fragile d'un désir de sens qui, en fait, m'homologue indéfiniment, infiniment à lui, au contraire, l'abject, objet chu, est radicalement exclu et me tire vers là où le sens s'effondre. Un certain « moi » qui s'est fondu avec son maître, un sur-moi, l'a carrément chassé. Il est dehors, hors de l'ensemble dont il semble ne pas reconnaître les règles du jeu. Pourtant, de cet exil, l'abject ne cesse de défier son maître ». ⁵ Ambiguïté de l'abjection qui, tout en se démarquant, ne détache pas radicalement le sujet de ce qui le menace. L'abject est cet Autre que je ne peux incorporer mais à partir de quoi, de ce fait même, quelque chose comme du corps advient. « Un Autre me précède et me possède, et par cette possession me fait être » dit Kristeva.⁶

- 4 Ainsi, l'abject précède (au sens ontologique et non génétique), selon Kristeva, le partage sujet-objet, il précède aussi le partage freudien entre conscient et inconscient et relèverait d'une forme de refoulement « primaire » s'opérant avant le surgissement du moi, de ses objets et de ses représentations.
- 5 La question de l'abject nous conduit au seuil indécidable du corps et de l'esprit, en ce seuil que l'on peut qualifier de *psychique* si l'on ne place pas celui-ci du simple côté de l'esprit, mais qui ne se confond pas pour autant avec le corps au sens strictement biologique ou plutôt au sens moderne d'une *res extensa* mesurable. Ce qui, à travers la question de l'abject se déploie sous nos yeux, c'est le corps en tant que vecteur d'une puissance : puissance d'agir et de pâtir, puissance de sentir. Il s'agit du corps en tant que *matière animée*. Non pas animée d'un principe vital, mais animée en tant qu'*elle se meut*. Retour à Aristote. Dans le livre Z de la *Métaphysique*, Aristote rejette l'idée que la matière puisse être considérée comme substance. La matière est d'abord puissance, *dynamis*, avant d'être substance. Faire de la matière une substance, comme le feront les penseurs modernes à partir de Descartes (substance étendue), c'est tenter, par une opération modale, d'absorber la puissance par la nécessité de l'acte : la matière est exclusivement pensée depuis l'acte, (c'est-à-dire depuis l'actualisation continue de la puissance = c'est-à-dire comme *energeia* : énergie). *Energeia* désigne chez Aristote l'état de la puissance « qui est en plein travail » et se distingue de la *dynamis* comme état de la puissance qui précède et accompagne l'actualisation. Puissance pré-individuelle donc, par où du corps s'articule, prend forme. Cette puissance est toujours double : elle est toujours et en même temps, puissance de formation et puissance de décomposition. Le seuil de l'un à l'autre est indécidable, puisqu'il indique précisément la limite (ou le processus de limitation) à partir duquel une individuation prend forme, un corps advient comme singulier.

L'information des formes vivantes

- 6 C'est précisément à ce niveau pré-individuel du processus de formation des formes vivantes que tente de se situer l'opération techno-scientifique mise en œuvre dans le contexte des technologies convergentes (NBIC) et dont le transhumanisme ne constitue qu'un des masques idéologiques. Nano-Bio-Info-sciences Cognitives désignent la convergence d'un ensemble de techno-sciences visant l'interconnexion croissante entre « l'infiniment petit (N), la fabrication du vivant (B), les machines pensantes (I) et l'étude du cerveau humain (C) ». L'enjeu consiste à sélectionner (manipulations génétiques, sélection des gamètes) et à orienter (implantation ou introduction d'artefacts dans le corps) la formation même des formes vivantes prises dorénavant dans une logique volontariste de programmation et de production. La particularité du processus ici à l'œuvre tient en ce que, à la différence d'une tentative visant à informer les corps depuis une norme idéale, étalon transcendant s'imposant de l'extérieur, selon le modèle de la loi comme obligation (un modèle induisant un « tu dois » dont peut être déduite un « tu peux » mais en aucun cas un « tu fais »), l'information des corps se fait ici en amont même de leur processus de formation, selon une logique de normativité inscrite à même la formation des formes vivantes. Ce n'est plus ici le modèle de la loi qui préside à la capture des corps (selon le modèle de la société disciplinaire mis en lumière par Foucault), mais le modèle d'une normativité créant son champ de validité et d'exercice dans le temps même où elle se déploie. La norme ici en jeu « se réalise sous la forme d'un ordre en cours de déploiement sur un terrain que l'intervention de la norme a dès le départ préparé et

balisé à l'aide d'un dispositif approprié en vue de réussir à s'y insérer et à l'informer, c'est-à-dire à lui donner forme » (Macherey, « La raison et les normes »). La rationalité de la norme se décroche ici de la loi (comme obligation extérieure, transcendante) et agit à même la réalité de manière immanente : *en la produisant*. Le coup de force en jeu ici consiste à confondre dans une même opération (la normativisation du vivant) la loi au sens des lois de la nature (renvoyant à une nécessité) et la loi au sens juridique (en tant que porteuse d'un jugement de valeur et d'une dimension prescriptive). Quelle est donc cette norme qui permet d'opérer cette con-fusion de deux régimes de pensée et d'action ? C'est ce que la cybernétique appelle l'*information*.

- 7 Pour le comprendre, il est nécessaire de revenir sur l'histoire de la cybernétique, de cette « science de la communication et du contrôle dans l'animal et la machine » qui est le berceau des NBIC et du transhumanisme. La cybernétique désigne un mouvement scientifique qui s'est développé aux Etats-Unis au tournant des années 1940-1950 et se constitue autour d'une alliance entre des mathématiciens (Wiener, Von Neumann), des ingénieurs (Shannon, Bigelow), des biologistes (Rosenblueth, Mc Culloch) et des représentants des sciences humaines (Bateson, Mead). Le concept d'information est au cœur de la théorie cybernétique. Celui-ci ne doit pas être confondu avec l'usage courant et journalistique du terme. L'information au sens cybernétique n'est pas un message doté de contenu, mais procède d'une réflexion sur la *forme* des messages et des techniques de leur transmission. L'information est double : elle est à la fois code (ensemble structuré de symboles abstraits sans lien avec un quelconque référent extérieur) et signal (expression matérielle d'un agencement matériel). L'information est donc un signal qui permet la transmission de données interprétables par un système. Elle correspond à une quantité mesurable, notamment en termes statistiques.⁷ Le concept d'information est indissociable de celui de rétroaction (feedback), c'est-à-dire l'action en retour d'un effet sur le dispositif qui lui a donné naissance, et donc, ainsi, sur lui-même. La rétroaction est aussi définie comme auto-correction ou auto-régulation. Ces deux concepts font système en s'opposant à un 3ème, celui d'entropie. L'entropie est une fonction d'état introduite au milieu du 19ème siècle par Rudolf Clausius dans le cadre du second principe de la thermodynamique. Elle désigne le degré de désordre d'un système. Plus l'entropie est élevée, moins ses éléments sont ordonnés, liés entre eux, capables de produire des effets dynamiques et plus grande est la part d'énergie inutilisée. Un des objectifs que se donne la cybernétique est de combattre l'entropie entendue comme principe de déliaison universel, inscrit à même le déploiement de la matière, en introduisant des artefacts communicants à toutes les échelles de la matière, inerte et animée : de la cellule à l'écosystème global, en passant par les organismes, les groupes sociaux, les communautés humaines, animales, etc. Le principe universel de liaison des éléments est l'information. Du point de vue de la cybernétique il n'y a plus de différence de nature entre l'inerte et l'animé, et par conséquent entre la machine et l'animal, puisque celle-ci ne s'intéresse qu'à des systèmes et aux interactions entre les éléments à l'intérieur d'un système ou entre systèmes.
- 8 Cette fusion de l'animal (incluant l'être humain) et de la machine prend corps dans la figure du cyborg (cyber-organisme) qui apparaît dans le contexte de la seconde guerre mondiale avec le projet AAPredictor. Norbert Wiener et ses collègues mettent au point un dispositif servo-mécanique de tir aérien capable de prévoir sur une base probabiliste les mouvements de l'ennemi. Du point de vue de AAPredictor, « il y a fusion opérationnelle du pilote à son engin, les deux devenant constitutifs d'un même système ».⁸ Le pilote et

l'engin sont défaits de leur singularité pour être pensés comme éléments d'un système communicant, comme parties d'un système dont les éléments interagissent à travers des émissions d'information.⁹ Pour opérer la jonction entre organisme et machine, la cybernétique allie théorie de l'information et biologie : le vivant est pensé sur le modèle de machines communicantes et inversement la pensée des machines intègre la dimension génétique du vivant. La conséquence la plus immédiate, et qui aura des retentissements fondamentaux sur les recherches scientifiques ultérieures - notamment en génétique-, c'est la possibilité de traduire le processus du vivant en code informationnel. La cybernétique procède ainsi à une naturalisation de l'information produisant le paradoxe d'un *constructivisme naturaliste* (et non social et historique), identifiant l'organique et le machinique dans l'élément d'une énergétique, s'autorisant ainsi, de manière équivalente, la manipulation sans limites de la matière inerte des machines et de la matière vivante des organismes. Alors que le constructivisme social et historique voit dans les divers modèles scientifiques les résultats d'une production humaine, ici la production humaine (le langage pensé comme information, comme message à déchiffré) est déterminée comme valeur naturelle.¹⁰

- 9 C'est en révolutionnant l'embryologie que la génétique accomplit ce projet, car ce n'est plus de l'extérieur que l'humain agit sur le processus du vivant pour le contrôler, mais en s'inscrivant au plus proche du vivant dans le mouvement de sa genèse. La manipulation et la sélection génétique constituent une tentative pour canaliser le processus de formation des formes suivant un chaînage qui va de l'information (traduction de la puissance de formation en un ensemble de forces orientées et orientables elles-mêmes retraduites en en code informationnel) – production des formes vivantes (orientation et contrôle de la génération des formes suivant une logique de modélisation) – contrôle (vérification permanente de la conformité des formes à l'information initiale en interaction avec les autres formations vivantes, c'est-à-dire mise sous tutelle de l'environnement au sein duquel se développe les organismes vivants). Le discours transhumanisme comme processus de production d'une nouvelle espèce (allant de pair avec la volonté affichée d'autoriser la modification de toutes autres espèces animales) s'inscrit directement dans ce projet : il en forme le récit idéalisé.

La production de l'abjection

- 10 L'information constitue donc la frontière tracée par le dispositif techno-scientifique en lieu et place de ce seuil indécidable entre puissance de formation et puissance de décomposition. Si, à travers elle, la techno-science pense pouvoir contrôler de l'intérieur la génération des formes vivantes, elle le fait en traçant de l'extérieur une frontière maîtrisable entre ce qu'il s'agit de contrôler (la puissance de formation) et ce qu'il s'agit de conjurer (la puissance de décomposition). Les NBIC constituent donc une tentative pour dissocier deux mouvements/principes coextensifs du déploiement de la matière : la puissance de formation et la puissance de décomposition. Cela se traduit par un geste apparemment paradoxal qui consiste non seulement à contrôler et maîtriser de l'intérieur la formation des formes vivantes mais aussi à se rendre capable de produire l'abjection elle-même : à conjurer non pas en refoulant (société disciplinaire) mais en produisant cela même qui ne cesse de nous échapper, c'est-à-dire à tenter de faire de l'objet un *objet*, l'objet d'une politique alliée à une biomédecine.

- 11 Le régime politique à avoir engagé une telle entreprise est le régime Nazi. L'enjeu était celui d'une purification de la race. Cela en passait par une double opération : 1/ mise en place d'une politique eugéniste, c'est-à-dire d'une sélection des « biens nés » en fonction d'un étalon idéalisé, l'étalon Aryen, 2/ production industrielle de l'abjection dans les camps de concentration à travers la défiguration systématique de corps (ceux des juifs, des gitans, des handicapés physiques et mentaux) qui introduisaient de l'inadéquation dans le fantasme du corps plein (et sain), le fantasme d'un corps « propre » à tous les sens du terme. Ce qui est insupportable pour Nazis, c'est de reconnaître que les corps ne sont jamais pleins, qu'ils sont toujours déjà ouverts et poreux, sensibles et sentants, que les corps sont *expeausés* à de l'autre (JL Nancy, *Corpus*). Le camp de concentration est le lieu où ils vont tenter de conjurer l'abject *en le produisant*, en le circonscrivant puis en l'annihilant. La folie et l'extrême violence du régime Nazi consiste dans une tentative pour maîtriser sur un plan politique (volontariste) ce qui leur échappe sur le plan ontologique (confusion du politique et de l'ontologique). Ils cherchent à revenir en-deçà du partage sujet-objet, à maîtriser le seuil d'émergence de la vie, à *originer* ce seuil pré-individuel où se constituent les corps. Les Nazis s'érigent ainsi en détenteurs du pouvoir de formation de l'horreur pour masquer et conjurer le trouble ontologique radical inscrit au cœur du vivant, trouble d'un « désassemblage » qui le menace à chaque instant tout en le constituant dans sa singularité. En portant à son paroxysme la défiguration radicale de l'Humanité par la production politique de l'abjection, ils ont précipité la crise anthropologique déjà annoncée au 19^{ème} siècle par les penseurs du doute (Nietzsche en particulier). La crise anthropologique consiste en ceci que nous avons perdu le sens de ce que cela voulait dire « être humain ». Or c'est paradoxalement en réponse à cette défiguration radicale de l'Humanité que s'élabore le projet cybernétique. Face à la catastrophe qui voit les corps défigurés par le projet nazi, les pionniers de la cybernétique s'engagent à redonner figure à l'homme et au monde en le (re)configurant. C'est comme si, après la seconde guerre mondiale, l'humain ne pouvait plus s'apparaître à lui-même que sous la forme d'un être monstrueux. L'être humain s'est défiguré lui-même ainsi que le projet humaniste qu'il portait. C'est alors comme s'il ne lui était permis de retrouver figure que dans la (con)figuration de son propre dépassement. La cybernétique se constitue alors comme relève paradoxale d'un certain humanisme, ou plutôt d'un certain anthropocentrisme moderniste qui croyait en la science et la technique comme moteur de progrès. Or cette relève s'accomplit dans un geste paradoxal, celui d'un dépassement de l'humain par son amélioration... dans le post- ou trans-humain. Relève paradoxale donc puisque d'un côté elle conserve l'ambition anthropotechnique de la modernité (selon laquelle l'Homme peut se rendre comme maître et possesseur de la nature et la modifier selon sa seule volonté) et d'un autre côté elle met fin à l'Humanisme comme ensemble de valeurs morales interdisant la réduction de la personne humaine au simple statut d'objet (manipulable, monnayable). L'anthropotechnie peut dès lors s'appliquer sans limites, jusqu'à prendre pour objet l'être humain lui-même, considéré comme animal parmi les animaux, comme simple membre d'une espèce vivante (*zoé* sans *bios*) : un être humain sans humanité. C'est cette dialectique paradoxale et auto-destructrice entre humanité et espèce humaine que tente de comprendre le psychanalyste Gérard Huber : « L'humanité donnée pour morte survit désaffectée. Elle est devenue éthiquement obsolète. C'est en ce sens qu'elle est souveraine et victime. Souveraine, parce qu'elle décide librement d'abdiquer de sa liberté d'être. Sa souveraineté réside dans la volupté de sa passivité. Victime, parce qu'elle sert ses intérêts d'espèce en abandonnant ses prérogatives d'humanité. Elle est souveraine, cette humanité qui s'apprête à devenir la

victime d'un crime qu'elle commet à son endroit ».¹¹ Au fond, le fantasme qui nourrit le transhumanisme prolonge le fantasme qui nourrissait l'idéologie nazi, même s'il se développe selon d'autres formes (politiques, technologiques, économiques). Volonté d'amélioration de la *race* d'un côté (pris dans le cadre de l'État-*national*), volonté d'amélioration de l'*espèce* de l'autre (pris dans le cadre d'une gouvernance mondialisée). Dans le cas du nazisme, la conjuration de l'abjection par sa production s'opérait par l'exercice d'une violence *extérieure* incarnée par le pouvoir d'État sur des corps déjà constitués, déjà formés, corps d'individus identifiés comme « indésirables » (sélection négative). Cette conjuration trouve son accomplissement dans une production industrielle de la mort. Dans la perspective transhumaniste, la conjuration de l'abjection par sa production s'opère à travers une organisation économique (d'inspiration libéral-libertarienne) de la sélection et de la manipulation, manipulation qui se joue au niveau du processus de constitution des formes vivantes elles-mêmes, et cela avant même la naissance, et qui va jusqu'à la production intentionnelle, volontaire, de monstres, formes mutantes et hybrides (sélection positive). Ainsi le monstre, d'*écart* par rapport à la norme qu'il était, se trouve, en tant qu'objet de production et de mutation génétique, institué en norme. La conjuration s'accomplit à travers une production industrielle du vivant dans le cadre d'une biotechnocratie.¹² L'horizon qui donne sens à ce processus est le tracé d'une frontière entre les trans-humains (membres d'une espèce améliorée) et les humains, ces « chimpanzés du futur ». C'est ainsi que le droit américain a intégré récemment le concept de « wrongful life » (traduit en français par « vie préjudiciable ») au nom de laquelle il serait possible que des familles ou des enfants attaquent en justice les médecins qui n'auraient pas identifié, dès la phase de grossesse, le caractère non viable de l'être humain mis au monde.¹³ L'expression anglaise de « wrongful » renvoie à l'idée d'une erreur commise à l'endroit de la vie. L'erreur doit ici être entendue moins comme la bonne correspondance à une forme idéalisée (comme la forme Aryenne par exemple) que comme un « bruit » à l'intérieur d'un système de communication. La « wrongful life », c'est celle qui fait du bruit dans les interactions humaines, celle qui vient perturber la circulation des flux informationnels, l'économie de la société mondialisée de l'espèce humaine.

La résistance des corps

- 12 Face à ce projet totalitaire, dont la portée se veut planétaire puisqu'il s'agit d'une amélioration de l'espèce humaine dans sa totalité, ainsi que, potentiellement, de toutes les autres espèces et entités vivantes avec lesquelles elle interagit (jusqu'au délire de la géo-ingénierie), une force de résistance se manifeste qui dépasse la seule volonté politique humaine. Nous pourrions dire que cette force de résistance vient de la matière elle-même : les corps contestent cette opération de capture intégrale, les corps en tant qu'ils sont porteurs d'une puissance de résistance, d'une puissance de désassemblage, les corps en tant qu'ils sont traversés d'une part qui échappe à toute emprise rationnelle, normative. La conjuration de l'abjection par son objectivation et production ne peut être que destructrice, ne peut que mener à la destruction, puisque l'abject précède et conditionne notre advenue : voilà ce que la puissance-matière « répond ». Cette résistance et contestation des corps, elle s'exprime déjà à travers les réactions incontrôlées et incontrôlables, radicalement imprévisibles, d'une nature dont les cycles ont été radicalement perturbés. Ce processus, Isabelle Stengers l'a nommé « l'intrusion de

Gaïa » pour dire que le rapport s'est inversé : l'Homme maître et possesseur de la nature est destitué de sa suprématie face à ce qui se manifeste comme une nouvelle forme de transcendance devant laquelle il se révèle être impuissant.¹⁴ Cette transcendance prend la forme d'un ensemble de forces (géologiques, physiologiques, biologiques) qui désormais échappent totalement à la prise humaine (et dont le réchauffement climatique constitue une des principales manifestations) jusqu'à mettre en péril la possibilité même, pour de nombreux êtres vivants (dont les êtres humains) de vivre sur Terre. « Gaïa » est le nom d'origine mythique (mais aussi scientifique : référence à Lovelock) d'une « transcendance matérialiste, traduisant le caractère indomptable des agencements couplant les processus matériels sur la stabilité desquels ce qui a été appelé "développement" a cru pouvoir compter ».¹⁵ Ce n'est pas de la science que vient ici la nouvelle blessure infligée à la mégalomanie humaine, mais de la résistance des corps eux-mêmes. De cette blessure il faut prendre acte comme d'un événement : non pas « crise » dans le temps et dans l'espace, mais « fissure du temps et de l'espace » (Viveiros de Castro et Danowski, *Arrêt de monde*, p. 231). C'est notre rapport même au monde qu'il s'agit de réinventer, c'est-à-dire notre manière de donner sens à un être-avec qui dépasse le seul humain. Face à la barbarie transhumaniste, et en prenant acte de l'intrusion de Gaïa, nous devons réapprendre à habiter nos corps, à habiter le trouble dont les corps sont porteurs, à déployer la puissance de sentir dont ils sont capables en s'exposant à des forces qui échappent au seul pouvoir et à la maîtrise de la rationalité technologique. Il s'agit de se rendre capable d'accueillir et d'accompagner l'irruption des puissances de vie en composant avec elles plutôt que contre elles. Il s'agit, en définitive, de réapprendre à habiter la Terre en mobilisant de nouvelles approches transversales, des pratiques, des expériences et des mises en récit de ces puissances de vie.

NOTES

1. J. Lacan, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Séminaire II (1954-1955)*, Paris, Seuil, 1978.
2. G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1992, pp. 171-172.
3. Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur, essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1983.
4. *Ibid.*, p. 11.
5. *Ibid.*, pp. 9-10.
6. *Ibid.*, p. 18.
7. Voir les travaux de Antoinette Rouvroy sur la gouvernance algorithmique, et notamment l'article co-écrit avec Thomas Berns, « Le corps statistique », *La Pensée et les Hommes*, n 74, « Réflexions sur la bioéthique », 2009, pp. 173-194.
8. Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique*, Paris, Seuil, 2004, pp. 34.
9. Le terme de cyborg a été inventé en 1960 par Manfred Clynes et Nathan Kline pour nommer un rat de laboratoire à qui avait été implanté une bombe osmotique et un système de contrôle cybernétique.
10. « Ruyer reproche aux cybernéticiens de ne jamais poser le problème de l'origine de l'information [...]. Il est bien vrai que cette question ne préoccupe guère les cybernéticiens, mais

c'est précisément parce que, dès le départ pour ce qui est de Wiener et de ceux qui le suivent en tout cas, ils ont fait de l'information une grandeur physique, l'arrachant au domaine des transmissions de signaux entre humains. Si tout organisme est environné d'informations, c'est tout simplement qu'il y a partout autour de lui de l'organisation, et que celle-ci, du fait même de sa différenciation, contient de l'information. L'information est dans la nature, et son existence est donc indépendante de l'activité des donneurs de sens que sont les interprètes humains ». Jean-Pierre Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La Découverte, 1994.

11. *Ibid.*, p. 127.

12. Le passage d'une biopolitique (co-existant avec régime politique représentatif) à une biotechnocratie correspond à une transformation dans la fonction de l'espace politique (celui du gouvernement) qui ne vise plus à gérer la population humaine prise dans son ensemble (comme phénomène de passe), mais plutôt à accompagner la production et régulation du vivant (du niveau micro au niveau macro) à travers la validation juridique de ses procédures normatives. Dans les deux l'objet de la politique est l'humain pris en tant qu'espèce. Voir Sophie Gosselin et David gé Bartoli, *Tuer le mortel: biopolitique et posthumanisme*, <https://bartoli-gosselin.tumblr.com/post/163716849475/tuer-le-mortel-biopolitique-et-posthumanisme>.

13. Droit que la cour constitutionnelle allemande a au contraire rejeté en le considérant comme anti-constitutionnel, puisque supposant que la vie d'une personne handicapée aurait moins de valeur que la vie d'une personne non handicapée, allant ainsi à l'encontre de la dignité humaine.

14. Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes, Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2013.

15. *Ibid.*, p. 42.

RÉSUMÉS

Le texte défend l'hypothèse selon laquelle le projet transhumaniste correspond à une tentative de contrôle total sur le processus même de formation de la vie transformé en processus de « production ». Cette logique de contrôle trouve son fondement dans un déni radical de la part informelle, abjecte ou « maudite » des corps, c'est-à-dire de cette part qui échappe à la maîtrise et volonté humaine. À l'encontre de cette logique, la crise écologique manifeste et rend possible l'expérience d'une résistance des corps.

The text argues that the transhumanist project corresponds to an attempt to control the process of formation of life reduced to a process of production. This logic of control relies on a radical denial of the inform, abject part of the bodies, that is the part that escapes to the human will and master. Against this logic, the ecological crisis manifests and makes possible an experience of the resistance of the bodies.

AUTEUR

SOPHIE GOSSELIN

Agrégée et docteure en philosophie, Sophie Gosselin enseigne à l'Université de Tours. Son travail de recherche actuel porte sur les conséquences philosophiques de la crise écologique et du

tournant ontologique en anthropologie. Elle a publié plusieurs articles, co-écrit avec David gé Bartoli, dans les revues Multitude, Lignes, Outis, Terrestres qui prennent acte des enjeux écologiques pour repenser notre rapport sensible au monde, ainsi qu'à l'art et au politique. Elle est membre du comité de rédaction de la revue en ligne Terrestres et directrice de publication aux éditions Dehors. Dans un ouvrage paru aux éditions Dehors (2019) intitulé *Le toucher du monde, techniques du naturer*, co-écrit avec David gé Bartoli, ils tentent de repenser la question de la technique dans une perspective non anthropocentrique en proposant une philosophie renouvelée de la nature. Elle a co-animé avec David gé Bartoli un séminaire de deux ans au Collège International de Philosophie (2012 et 2013) au cours duquel ils ont présenté les recherches menées dans le cadre de l'écriture d'un ouvrage commun : *La souveraineté du dehors : l'invention du collectif et la libération du commun*. Cet ouvrage tente de repenser les fondements du politique dans une perspective non anthropocentrique.

Doctor in philosophy, Sophie Gosselin teaches at Tours University. Her present research deals with the philosophical consequences of the ecological crisis and the ontological turn in anthropology. She has written several articles with David gé Bartoli for the the reviews Multitude, Lignes, Outis, Terrestres, which take in account the ecological issues to rethink our sensitive relation to the world, to art and politics. She is member of the editorial board of the review Terrestres et co-directs Dehors editions. In a book published at Dehors editions (2019) called *Le toucher du monde, techniques du nature*, co-written with David gé Bartoli, they attempts to rethink the issue of technique in a non anthropocentric perspective and to propose a new philosophy of nature. She has co-animated a two years course at the International College of Philosophy (2012-2013) thus preparing a book titled : *La souveraineté du dehors : l'invention du collectif et la libération du commun*. This book attempts to rethink the political foundations in a non anthropocentric perspective.